LETTRES NÉO-GRECQUES

La Grande Idée. — G. Sotirios : *To Ayion Oros* ; Sidéris, Athènes. — La langue française à Athènes. — Ion Dragoumis : *Déka arthra tou sto Nouma* ; Edition Typos, Athènes. — A. Moraïtidis : *Diyimata* ; Sidéris, Athènes. — G. Xénopoulos : *Apanda* ; Kollaros, Athènes. — J. Ghikas : *Drosiés kai Dakrya* ; Cassimatis, Alexandrie. — Costas Faroritis : *OPateras ki alla diyimata* ; Ganiaris, Athènes. — D. Voutyras : *Zoï arrostiméni* ; Elefthéroudakis, Athènes. — Memento.

Croître est la loi même de la vie, et cette loi n'a rien à voir avec la justice pure; mais elle excelle à prendre prétexte de toutes les revendications de justice. De là la facilité avec laquelle le droit des nations se prolonge en visées impérialistes. Un certain mysticisme, plus ou moins artificiellement développé y pourvoit et, pour ce qui regarde l'Hellénisme, il convient de faire remarquer, une fois de plus, que ce que les Grecs appellent la **Grande Idée** n'a jamais cessé d'être une conception à la fois impérialiste et mystique. L'erreur de la politique française, et dans une certaine mesure de la politique britannique, est sans doute de n'y avoir pas pris garde et d'avoir cru que l'on pouvait satisfaire le nationalisme hellénique, en réservant la question de Constantinople, et surtout en laissant subsister le Califat de l'Islam sur les rives du Bosphore.

Ce que le Turc n'a pas su ou pu détruire est appelé à détruire le Turc. Ces perspectives n'existeraient point, à coup sûr, si, lors de la chute de l'Empire byzantin, l'Islam avait pu, en s'installant à Sainte-Sophie, balayer en même temps le Patriarchat et du même coup éparpiller toutes les communautés orthodoxes. Il aurait dû également réduire en poudre les monastères de **la Sainte Montagne**, où s'est conservé l'esprit même de l'orthodoxie et où chaque nationalité balkanique, par des fondations particulières, a pris soin d'entretenir le feu sacré de la survivance. Sans ce foyer de forces morales secrètes, bien des événements auraient sans doute pris une autre tournure,

Au point de vue purement historique et scientifique, il y a sans doute encore beaucoup d'archives à dépouiller en ces couvents de l'Athos grecs, serbes et bulgares, mais surtout grecs, dont M. Georges Sotirios a publié la très instructive monographie dans la Collection des *Livres Utiles*. Après un exposé sommaire du développement de la vie monastique au sein du Christianisme en Egypte, en Syrie, en Asie-Mineure, M. Sotirios s'attache à

préciser l'action des ermites de l'Athos jusqu'à l'époque d'Athanase. Il montre les transformations successives du monachisme à travers les vicissitudes de l'Empire Grec, puis sous la domination turque, après l'arrivée des Slaves. Mais la partie la plus captivante est celle qui a trait à l'évolution de l'Art : architecture, peinture, sculpture, orfévrerie, etc. Chacun des monastères est, du reste, l'objet d'une description spéciale, capable d'éveiller toutes les curiosités.

Les Grecs sont intelligents. Nous eussions aimé les remmener directement vers l'Antiquité classique et leur faire oublier Byzance, en leur montrant comment l'idéal démocratique moderne s'affilie aux expériences démocratiques de leurs aïeux; mais nous avions négligé la partie mystique de l'Hellénisme, le tréfonds des âmes, que les plus subtils jeux d'intelligence ne sauraient obnubiler. Aussi avons-nous crié à l'ingratitude, à l'aveuglement, quand nous avons vu reparaître Constantin. En fait, l'Hellénisme ne pouvait rester divisé, et, en renonçant officiellement à Constantinople, Venizelos s'était interdit d'en reconstituer l'unité.

Mégalomanie, dira-t-on. Souvenons-nous de l'Italie et de la prise de Rome par les soldats de Victor-Emmanuel à la faveur de nos défaites. Est-ce à dire que notre turcophilie officielle doive tourner contre nous tous les Grecs? Pas plus que tous les Constantinistes ne s'étaient crus obligés de devenir germanophiles. La plupart d'entre eux souhaiteraient ardemment que nous pussions clairement comprendre leur attitude; car ils sont intimement persuadés que la France et la Grèce sont, spirituellement et moralement parlant, d'inséparables sœurs. C'est par nous que les Grecs ont appris à s'européaniser ; ils aiment notre culture, fille de la culture antique.

La francisation ne leur fait pas peur, et c'est même une mode apportée de Constantinople en terre athénienne.

En 1855, l'un de nos médecins-majors à l'armée de Crimée, le Docteur Ernest Ladoire, ayant eu l'occasion de séjourner à Prinkipo, put apprécier comme on jugeait et critiquait notre politique turcophile, notre façon de lire le grec, sans laisser pour cela de s'adonner à l'étude de nos lettres, à l'imitation de nos goûts.

Les souvenirs qu'il rapporta de ses relations avec une riche famille de banquiers hellènes, et dont A. M. Gossez a récem-

ment publié de savoureux Extraits dans la collection « La Révolution de 1848 », peuvent servir d'explication à certaines questions que l'on se pose en France sur les Hellènes. M. Louis Roussel, qui vit parmi eux, qui les connaît bien et qui donne au *Progrès d'Athènes* de substantielles études critiques sur les productions littéraires de la Grèce d'aujourd'hui, affirme dans un récent et judicieux article sur l'*Enseignement de la* **langue française à Athènes** que notre langue continue de jouir d'un prestige incontesté dans toutes les classes de la société hellénique, mais que, dans la bataille des langues, l'anglais et l'italien pourraient, si nous n'y prenons garde, entamer sérieusement dans un proche avenir notre situation prépondérante.

Notre langue, dit-il, est certainement moins connue à Athènes qu'à Bucarest ou à Constantinople. Or, la propagande par l'enseignement de la langue et de la littérature est la meilleure.

Et par voie de réciprocité, pourquoi n'encouragerions-nous pas davantage chez nous les études de grec moderne ?

C'est par ce moyen seulement que nous parviendrons à comprendre le tempérament hellène, lequel a beaucoup moins varié que l'on ne pourrait croire depuis les temps classiques, mais que certaines influences orientales ont gratifié de lourds préjugés. Le moindre inconvénient de ces préjugés ardemment combattus par un petit groupe d'esprits clairvoyants n'est pas la diglossie. Malheureusement, au point de vue linguistique, le byzantinisme impérialiste serait prêt à faire table rase, s'il le pouvait, de tous les résultats acquis par un demi-siècle d'efforts en faveur de la langue du peuple, la langue vivante, la langue vraiment nationale. Il n'en saurait rien être. A coup sûr, c'est dans l'action politique et sociale et dans les livres d'un homme tel que Ion Dragoumis, victime, comme on sait, d'un lamentable attentat, que l'on peut trouver la plus nette expression du nationalisme grec intégral. Observateur perspicace des âmes, des choses, des paysages, l'auteur de *Samothrace*, de *Culture hellénique*, qui devait à son ascendance macédonienne une puissante énergie combative et un sens aigu des réalités, a su définir mieux que personne l'importance de la question de langue. On trouvera cette remarquable étude dans le volume de pages choisies édité par la Société *Typos*, sous le titre de **Dix articles du Noumas.** Pour Ion Dragoumis, la tradition démotique est le support de l'âme hellénique ; c'est

de ce tuf que jaillit la vie nationale néo-grecque, comme une source sacrée. Aussi bien fut-il l'un des promoteurs de la *Société pédagogique*, à qui MM. Delmouzos, Triandaphyllidis et autres apportèrent la contribution éclairée d'efforts systématiques, ayant pour but de faire entrer la langue vivante dans l'enseignement et de la rendre apte à tous usages, didactiques, scientifiques, ou sociaux. Le tome IV de l'intéressant *Bulletin* publié par cette société est dédié à la mémoire de Dragoumis et s'honore d'une pénétrante étude sur l'œuvre d'Idas (c'était le pseudonyme de Dragoumis), signée Leandros Palamas.

Au point de vue de l'intérêt littéraire et de la beauté de la forme, l'éminent poète et critique n'hésite pas à donner la préférence à *Samothrace*. A propos de cette île grecque, Dragoumis s'efforce à se découvrir lui-même et à formuler les grandes vérités de l'Hellénisme. Il sait voir, écouter, méditer. Ces qualités se retrouvent dans son dernier livre, *A Kozani*, qu'il faut lire entre l'*Automne* du regretté Constantin Hatzopoulos, les *Pensées* de Lascaratos et les *Articles* de ce maître disparu du journalisme hellène, Gabriélidis, l'esprit le plus spontanément européen de son époque. L'œuvre incomplète d'Idas est une sorte de commentaire passionné à cette merveilleuse floraison littéraire, qui est bien la manifestation contemporaine la plus caractéristique de la renaissance intellectuelle néo-grecque : le conte. Ses ouvriers sont nombreux et sincèrement appliqués à diversifier la matière qu'ils exploitent.

Peut-être Papadiamandis et Carcavitsas demeurent-ils encore inégalés, quoique on ait voulu faire de Moraïtidis l'émule du premier ; mais il est certain que le lauréat récent du prix national de littérature n'est pas un nouvelliste vulgaire, et qu'il a su faire passer dans ses récits tout l'arome de sa terre natale. C'est là un don de poète que doivent mettre en valeur la vérité de l'intrigue et le souci d'un développement harmonieux. Ses deux volumes de **Récits** montrent qu'il y réussit souvent.

Gracieux, élégant, habile à mettre en scène, M. Grégoire Xénopoulos, qui prépare une édition de ses **Œuvres complètes,** s'est voué à la peinture du milieu zantiote d'où il est issu. Il en a tiré des sujets tour à tour dramatiques et pittoresques, qu'il a utilisés pour le récit ou pour le théâtre, mais qu'il idéalise, qu'il arrange, hélas ! pour mieux satisfaire le goût de son public athé-

nien. Sa langue et son art répugnent à tout excès et c'est à M. René Bazin que je comparerais le plus volontiers, en France, l'auteur du *Mouchoir de Zante*. Son dernier roman *Lavura, la vierge qui tue*, se déroule au milieu de l'ancienne aristocratie heptanésienne et montre une fois de plus qu'en Grèce le roman réussit rarement à être autre chose qu'une longue nouvelle.

Comme M. Xénopoulos s'est voué à Zante, M. Jean Ghikas s'est donné à Corfou, et c'est avec les qualités d'un styliste prestigieux qu'il nous en détaille les mœurs. Les douze contes qu'il réunit sous le titre de **Pleurs et rosées** comptent au moins un chef-d'œuvre: *La Croix du Sauveur*, et l'on se laisse facilement conquérir tout entier par l'aisance souriante, un peu sceptique qui caractérise la manière de l'écrivain. Son roman, *Le Pasteur et les Brebis*, entrelace des souvenirs d'enfance à l'étude minutieuse d'une âme de prêtre, par devant l'évolution des idées modernes. Il y a là bien des pages à méditer, si l'on veut saisir nettement les sursauts de l'Hellénisme contemporain.

Le point de vue social s'avère prépondérant chez Costas Paroritis qui rassemble quelques-uns de ses premiers et meilleurs contes sous ce titre: **Le Père et autres récits.** Récits plutôt brefs, directs, bien observés, vigoureusement écrits, mais sans recherche d'art, parmi lesquels j'ai tendance à distinguer *Au pied de la montagne*, et *Le Manuscrit*. Costas Paroritis, écrivain d'idées et d'observation réaliste, appartient à la vaillante phalange du *Noumas*.

Démosthène Voutyras est de ceux qui, avec leurs défauts et leurs qualités, finissent par s'imposer au bout d'un long effort. Réaliste impressionniste à la façon des Russes et dissimulant, à travers la ténuité de détails empruntés à la vie quotidienne, une sorte d'humour particulièrement amer et subtil, il s'amuse à bousculer les vieux cadres. Son nouveau recueil, **Vie malade**, m'a fait goûter de bien curieuses pages, notamment *Là-haut dans le calme*, où vibre une puissante émotion.

Memento. — Dans une courageuse brochure, *L'enseignement de la langue dans les écoles populaires*, M. Louis Roussel critique scientifiquement et spirituellement, au nom des principes de la langue vivante, un consciencieux rapport officiel entaché d'ignorance fondamentale.

Ont paru: chez Stavrinos, au Caire, une sympathique étude de la philosophie mazzinienne : *Devoir et Liberté*, par B. Yannolas; chez Louis

Kantarès (Athen's, Printing, Chicago), le *Manuel du Socialisme* par Georges Livas, ouvrage très méthodiquement construit et documenté ; chez Cassimatis, à Alexandrie, des *Episodes de l'histoire arabe*, par Nomikos, qui est un chercheur et un érudit ; et un roman de mœurs par Marie Voltou, *Levantinismes* ; chez Anguira (collection miniature), *Naufrage de la Vie*, par Christos Yero-Yannis, menues fantaisies sentimentales à la mode française ; chez Vassiliou, collection *Eklekta erga*, *La Belle Sarazat*, traduction des *Mille et Une Naits* par Trikoglidis ; chez Ganiaris, *Piso apo ta canguela* de l'infatigable polémiste D. P. Tangopoulos, et un captivant recueil de vers douloureusement sentis : *Stigmes pou Zó* par A. Kyriazis ; chez Potamianos, une étude attentive sur l'*Œuvre poétique de Costis Palamas* par G. Panayotopoulos.

Mentionnons encore les *Chants* de Myrtiotissa, tout vibrants de délicate sensibilité, de musique et de songe, les *Erimies tou Hiliocharou*, proses poétiques pleines de promesses de M. Castanakis, et les *Chants de notre Peuple, choisis pour les enfants*, magnifique anthologie éditée par l'Association pédagogique d'Egypte.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Jacques Bardoux : *De Paris à Spa*, Félix Alcan. — Wladimir Woytinski : *La Démocratie géorgienne*, Paris, Alcan. — Paul Gentizon : *La Résurrection géorgienne*, Lercux.

M. Jacques Bardoux a groupé dans son livre **de Paris à Spa** des notes ou des articles qu'il avait écrits au cours des événements. Le style en est simple, très clair, agrémenté çà et là de souvenirs personnels et d'une pointe de philosophie aimable. Les trois premiers chapitres se rapportent à la Conférence de la Paix ; les suivants, aux difficultés rencontrées dans l'exécution du Traité, depuis Londres jusqu'à Spa.

M. Bardoux est un observateur expérimenté et perspicace. Mais il a ignoré ce qui se passait dans les mystères de la Conférence ou du Quai d'Orsay. Par suite de la persistance d'une diplomatie secrète et d'une censure qui voilait des faits d'une importance primordiale — comme l'opposition du Sénat américain à la politique du Président Wilson, — les pages qu'il a écrites sont d'un intérêt historique limité, principalement dans la première partie du livre. Il n'en reste pas moins qu'elles sont pleines de critiques fort précieuses quant à la méthode de négociation adoptée